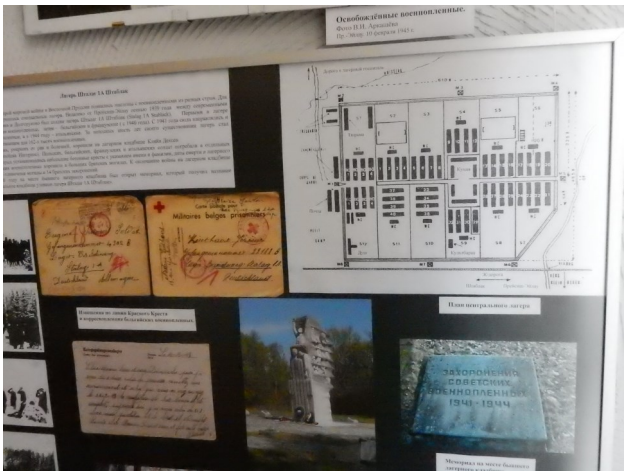
Une salle du musée d'Eylau est consacrée à Bagration avec des objets illustrant son culte. Au passage, notre guide rappelle que Bagration a été enterré à Borodino selon le souhait de Nicolas 1er qui a acheté le terrain où s'est déroulé la bataille afin d'en faire un lieu de mémoire nationale.

Une autre salle présente Eylau pendant les deux guerres mondiales, cela nous rappelle que Tannenberg n'est pas très loin et que les Russes ont aussi été attaqués par les Allemands en 1914. Cette région a été l'objet de combats. Un drapeau du 14ème régiment d'infanterie Russe, le régiment Bagration, est à l'effigie de Saint Nicolas. En 1918-19, le général Von de Goltz tenta d'établir une sorte de république du Baltikum dans cette région, aventure sans lendemain. En avril 1945, Eylau a été conquise par les Russes qui ont délivré les prisonniers de guerre français, italiens et belges regroupés dans un camp. Depuis un mémorial a été éri-



gé à l'emplacement du camp et un cimetière recueille les dépouilles des prisonniers décédés.

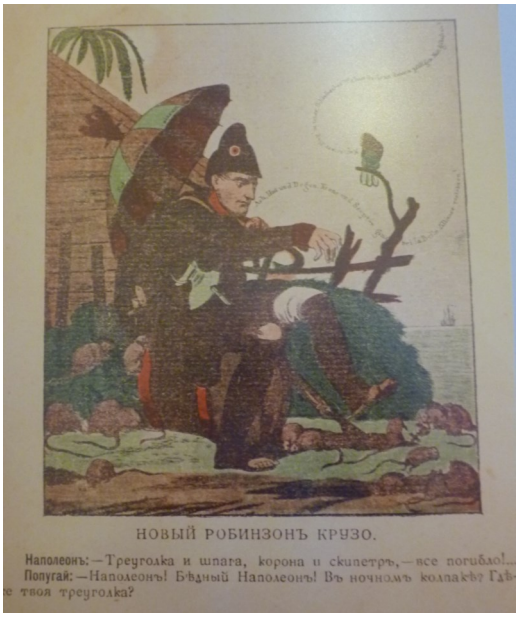
Quelques inévitables objets, bannières et bustes soviétiques rappellent la réalité du culte des héros Lénine, Staline et Kalinine. La période soviétique n'est pas oubliée ; en Outre-Terre on est toujours dans un monde à part. Depuis 1945, la population a subi un régime de zone militaire, interdite aux étrangers. Partagée entre l'URSS et la Pologne, la Prusse-orientale a été arbitrairement coupée en deux sur sa limite sud.

Tout le musée est fort bien agencé et agréable à visiter. Notre mentor sait aussi le mettre en valeur. Je profite du temps libre pour acheter une figurine en métal de Bagration sur socle d'ambre. Elle rejoindra celles que j'ai achetées sur divers champs de bataille ou lieux historiques. On termine par une salle où sont exposées des sculptures sur bois de Ouliakov, sur des thèmes historiques dont celui de la bataille d'Eylau.

Vladimir Ivanovitch Ouliakov

né en 1947 à Alma –Ata

Pantchenko très heureux de présenter son musée



Thierry Choffat profite de la salle de réunion du musée, où sont exposées des caricatures contre Napoléon, pour débattre sur la question : Eylau, victoire ou défaite pour Napoléon ? Il faut d'abord considérer que c'est la première fois que Napoléon met en œuvre une armée vraiment multinationale. Cette campagne est marquée par la présence de nombreux contingents non français. Nous sommes à un tournant de l'épopée napoléonienne. Eylau est une victoire si l'on considère que les Russes, qui sous la pression de Napoléon, avaient pris l'initiative du combat, ont perdu beaucoup plus de monde que les Français, et qu'ils ont cédé le terrain . Les Russes ont vu leurs lignes complètement défaites, et ont été menacés d'encerclement. Eylau est une défaite si l'on considère les pertes importantes des Français, la destruction du corps d'armée d'Augereau, l'incapacité à poursuivre la destruction des Russes le lendemain. Napoléon reste d'ailleurs six jours à Eylau pour réorganiser son armée, s'assurer que les blessés sont relevés, et administrer la France. Par ce geste il montre qu'il a conquis le terrain et donc qu'il est vainqueur.

En littérature et dans les ouvrages d'histoire, Eylau est très souvent évoquée avec les termes de tragédie, de boucherie. La violence du combat, l'acharnement des deux partis a frappé les imaginations. C'est aussi la première fois depuis Austerlitz que les Français s'affrontent à l'armée russe et le soldat russe se bat courageusement. Les tableaux aussi relèvent le côté tragique. Napoléon qui visite le champ de bataille n'est pas représenté en vainqueur. Cette bataille a été exceptionnelle de par les pertes cumulées, de par les conditions météorologiques qui ont ajouté à la difficulté, de par le gigantisme de la charge de Murat.

Aujourd'hui on peut estimer que ce fut une victoire mais que Napoléon n'a pas atteint l'objectif de conclure la campagne en détruisant l'adversaire quelques jours après le début de l'offensive. Il doit reprendre ses quartiers d'hiver en attendant de pouvoir détruire l'armée russe. Les Russes ont subi de graves pertes et retraitent à nouveau, alors qu'ils voulaient stopper et battre Napoléon, ils ne tirent aucun bénéfice de cette bataille sauf de reculer l'échéance de la défaite.

Eylau marque les esprits, la violence de l'affrontement a frappé tous les témoins. Les mémorialistes ont enjolivé le récit. Marbot, a vaincu les Russes tout seul avec Lisette. Le mot du général Lepic « *haut les têtes, la mitraille ce n'est pas de la m…* » est apocryphe, mais tellement beau. Balzac en fait le cœur de l'histoire du colonel Chabert et Victor Hugo utilise les mémoires de Louis–Joseph Hugo (1777-1853) pour rédiger son poème « *le cimetière d'Eylau* ».

« Quatre jours après, dans cette sanglante bataille d'Eylau, le 7ème corps [Augereau], *dont je faisais partie, souffrit à lui tout seul, plus que le reste de l'armée.*

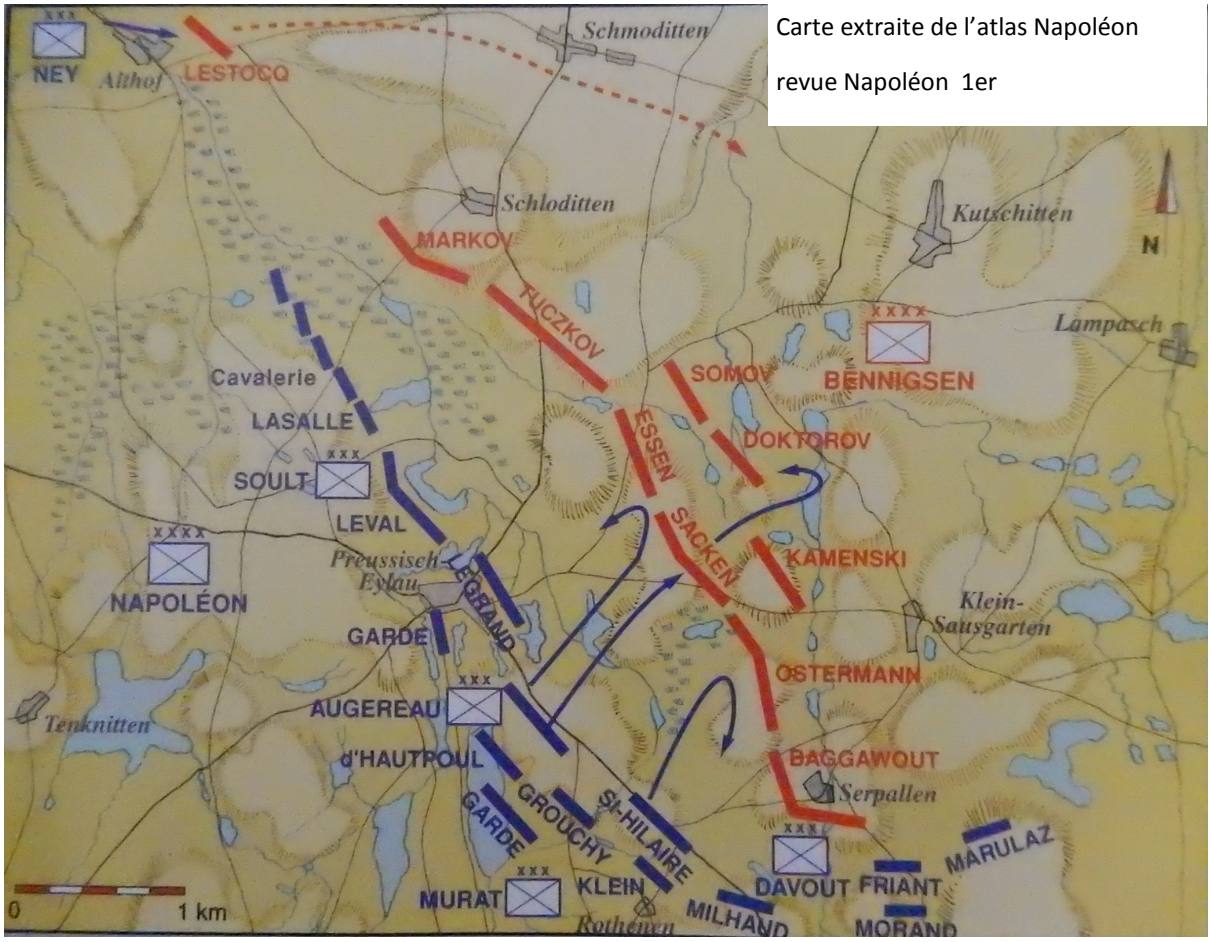
Les divisions Desjardins et Heudelet étaient d'abord rangées sur deux lignes, dans l'intervalle entre le village de Rothenen et la ville d'Eylau. A 10 heures, elles furent portées en avant et débouchèrent entre Rothenen et le cimetière en colonnes serrées. Ce défilé franchi, elles se formèrent en bataille. La 1ère brigade de chaque division déployée, la seconde en carré. Tandis qu'elles s'avançaient, une rafale de neige les trompa dans leur direction. Donnant à gauche, elles laissèrent à droite un large espace. 72 pièces russes vomirent à ce moment une telle quantité de mitraille, qu'en moins d'un quart d'heure ces deux divisions furent écrasées. Le 7ème léger formait la première ligne de droite. Elles se reformaient en marchant lorsque la cavalerie russe fondit sur elles. Après un instant de courageuse résistance, elles rétrogradèrent vers le cimetière cédant le terrain sans être disloquées. Le soir de cette triste victoire, il ne restait à ma compagnie que le sergent Lagasse, 3 caporaux, 17 chasseurs. Au milieu de la nuit, j'étais couché sur le champ de bataille, devant notre funèbre bivouac lorsque je sentis une main se poser sur mon épaule. Mon premier mouvement fut de saisir mon sabre, mais je vis que c'était un soldat russe qui s'était traîné jusqu'à nous, la cuisse broyée par un boulet et ne tenant plus que par quelques lambeaux de peau, je partis de suite à la recherche d'un chirurgien, car de ceux du régiment, un avait été tué, les deux autres aux ambulances. …. Ce pauvre soldat russe que nous soignâmes de notre mieux, expira bien doucement; sur la neige teinte de son sang, me tenant la main qu'il ne lâcha qu'au moment suprême. Sombre vision ! Dont l'horreur était encore augmentée par la neige tombant à gros flocons, avec un froid de 18 degrés.

Nous passâmes toute la nuit , errant au milieu des cadavres à rechercher nos amis disparus. Je voulais retrouver un ami d'enfance que je savais avoir été frappé au moment où la mitraille russe avait rompu notre carré….. Je retrouvai mon pauvre ami, la face contre terre, horriblement mutilé, mais tenant encore son fusil, mort en brave, face à l'ennemi. …. Le lendemain 9 février nous passâmes la journée sur le champ de bataille. On put ainsi secourir encore quelques blessés et l'on enterra autant que possible les morts. Mon ami ne fut pas oublié et fut enseveli avec son fusil toujours à la main. »

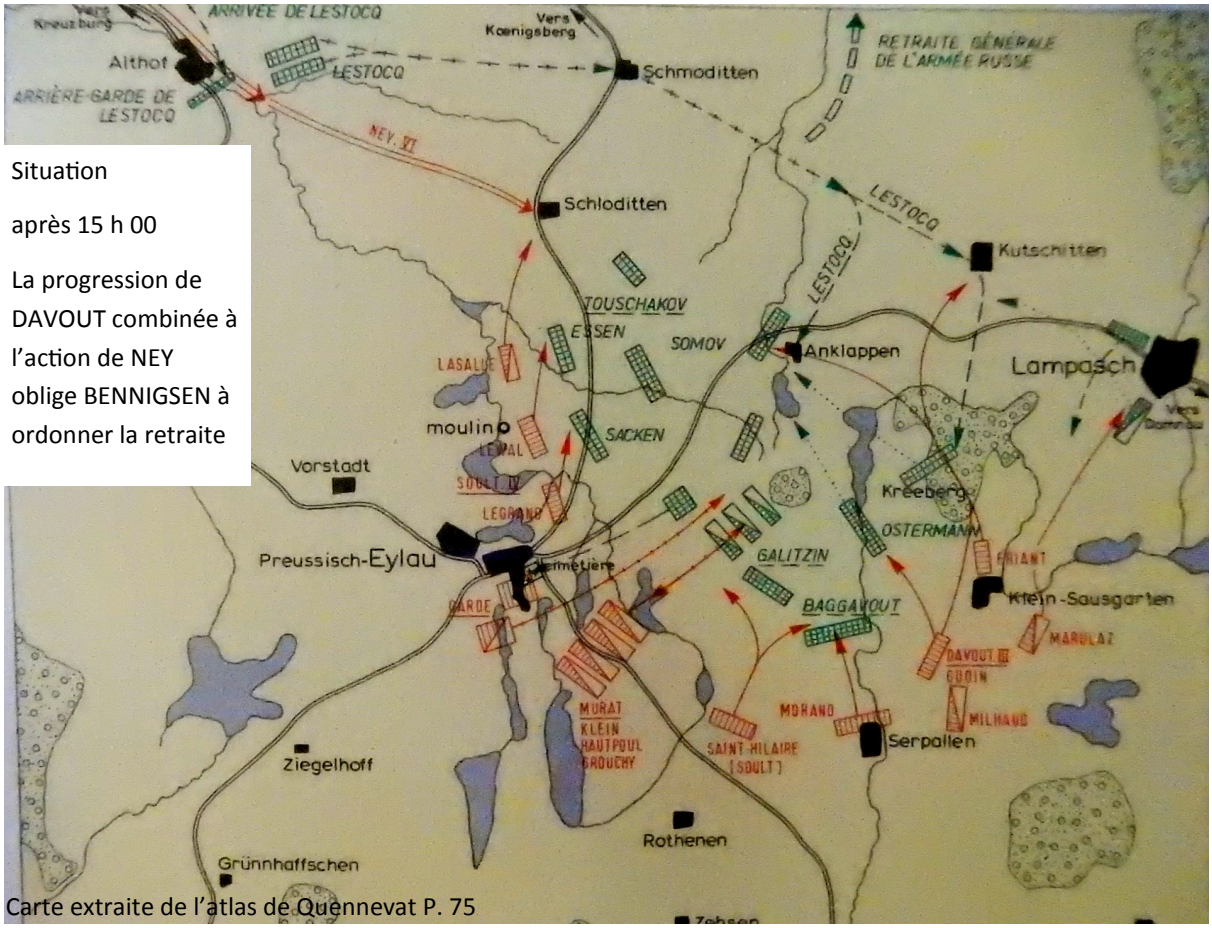
Capitaine BERTRAND : mémoires , Grande Armée 1805-1815, pp. 37 - 40.

Du musée nous allons nous requinquer dans un restaurant typique du monde soviétique, mais la chère est bonne, la vodka abondante et nous n'oublions pas que ce matin tôt nous étions encore à Saint-Pétersbourg, nous avons faim !

Retapés, nous revenons au centre-ville pour photographier une plaque récente rappelant que Napoléon a vécu là du 7 au 17 février 1807. Une partie du groupe s'égaille dans une mauvaise direction, l'autre rejoint l'église d'Eylau. Le village n'est pas bien grand et l'on ne risque pas de se perdre. Au passage, change de monnaie à la banque locale qui très efficacement nous sert en quelques minutes. Imaginons cela dans une banque de campagne en France ...



Carte extraite de l'atlas Napoléon revue Napoléon 1er



Situation

après 15 h 00

La progression de DAVOUT combinée à l'action de NEY oblige BENNIGSEN à ordonner la retraite

Carte extraite de l'atlas de Quennevat P. 75

Eglise d'Eylau par Antoine-Jean Gros (1771-1835)

L'église d'Eylau : témoin des combats, représentée sur tous les tableaux de la bataille, cette église a tout vu de la bataille. Le 7 février, elle a vu à ses pieds, dans les rues du village, la lutte pied à pied des Français et des Russes, la violence, l'âpreté et l'horreur du combat de rues. Dans la nuit du 7 au 8 elle s'est penchée sur le bivouac de la Garde et de l'Empereur, elle les a entendu soupirer au lendemain. Elle a vu les feux de bivouac russes, sur toute la ligne d'horizon. Le 8, dés les premières lueurs du jour, elle a reçu des volées de boulets et de mitraille, elle a entendu la clameur de l'assaut d'Augereau, le piétinement des divisions, le fracas de l'artillerie russe qui abattait les rangs du 7ème corps. Elle a été fouettée de neige. Cette église a entendu le grondement du trot des cavaliers qui enflait pour devenir une folle charge de quatre-vingt escadrons ravageant tout sur son passage. Les vagues répétées de chevaux et de cavaliers ont déferlé à ses pieds, ont balayé les bataillons russes. Cette église est un monument. Son cimetière aussi.

Comme le dit Jean-Paul Kauffmann, l'église est devenue une usine malodorante, désacralisée. Mais nous aurons plus de chance que lui puisque désormais l'entreprise qui l'occupait à fait faillite et on peut y accéder librement. Pour nous c'est encore l'église de 1807.

Perchée sur une légère hauteur étroite qui domine le champ de bataille, c'est une construction silencieuse, mi-ruinée, mi-église, mi-usine abandonnée, entourée non plus du cimetière mais de friches industrielles, d'un fatras de carcasses et de dépôts de natures improbables, flanquée d'une scierie qui fume très noir, enveloppée d'une odeur de goudron ou de mazout brûlé, revêtue de neige. D'évidence les murs porteurs sont ceux d'une église avec des contreforts et des parois de briques, une tour carrée chapeautée d'antennes s'élève à l'une des extrémités. Aucune trace de pas, même pas une trace d'animal, rien, plus de vie. Un pauvre chien à l'attache n'ose pas aboyer après nous, il nous regarde passer d'un œil triste. On dirait qu'il garde le cimetière. La neige étouffe nos pas. Nos éclats de voix troublent le silence. Qui croirait que ce lieu a été le centre d'une bataille effroyable ?

Eylau par : Antoine-Jean Gros (1771-1835)

Adolphe Roehn (1780-1867)

La nef de l'église n'est plus qu'une vaste halle déserte, couverte de poussière de neige, de détritus, de débris d'activité industrielle. Un plafond de poutrelles a été ajouté qui réduit la hauteur. Une porte en ogive laisse un air d'église. Tout est silence. L'escalier mène à un étage où des restes de convoyeur et de machinerie pendent au plafond. La voûte ou la charpente de l'église ont disparu, arasées pour laisser place à un toit plat. Plus rien ne rappelle une église à cet étage. Mais, « *le colonel Chabert* » se souvient, il n'est pas fou, c'est bien là l'église d'Eylau. Nos pieds raclent le sol. Une autre volée d'escalier nous dépose sur le toit plat, contre les murs du clocher. Nous sommes sur une terrasse en bitume, balayée par un vent froid, couverte de neige. C'est un belvédère. Le champ de bataille s'offre à nos yeux sur 360°. A nos pieds le cimetière.

Vue vers Rothenen

Vue vers les lignes russes

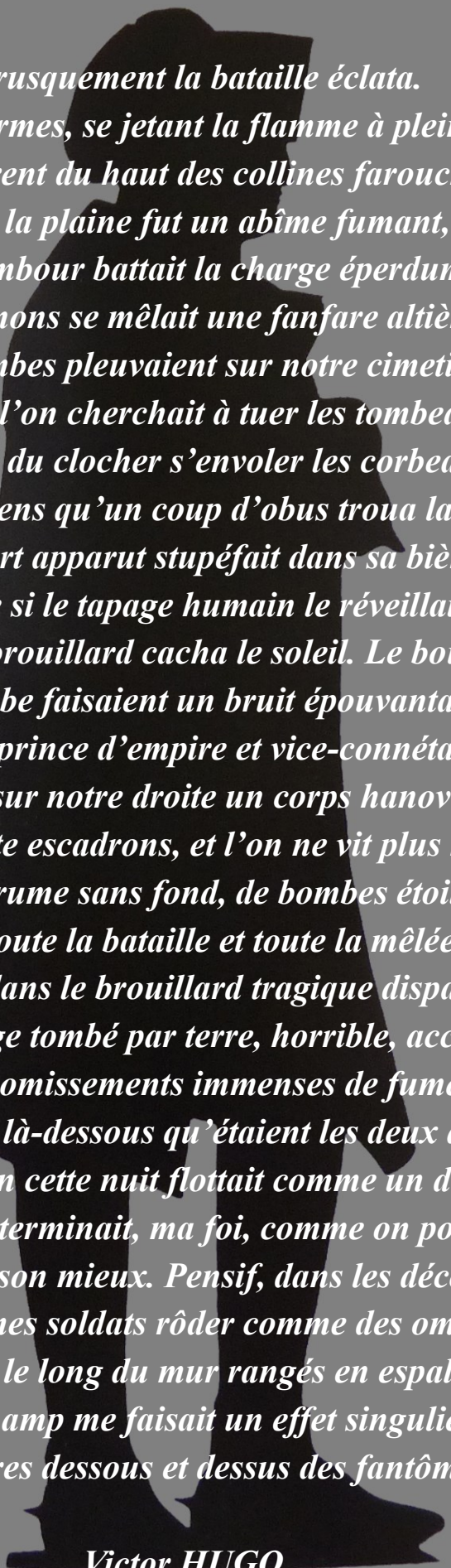
Vue vers Ziegel Hof

Vue vers la route d'Heiligenberg

Vue sur le château d'Eylau et la nouvelle église

Vue vers Serpallen

Difficile de bien distinguer le terrain, les maisons ont envahi la zone où Augereau a subi la canonnade. Le moutonnement du terrain se devine au loin. Les arbres dénudés cachent le relief. Le vieux château des chevaliers teutoniques d'Eylau, celui qui a été pris par le général Leval, est bien visible à côté d'une église orthodoxe toute neuve. Le paysage du tableau de Gros ne restitue pas exactement la réalité. Le terrain est plus entrecoupé d'ondulations, de petits espaces libres, de marais, de bosquets. Un dessin de Bagetti dans le livre de Kauffmann semble proche de la réalité pour ce qui concerne le village. Nous observons, questionnons Pantchenko et Thierry Choffat. J'oriente ma carte pour essayer de m'y retrouver. Les appareils photo crépitent, mitraillent, enregistrent. Notre demi-solde, Chabert pour le jour, observe le terrain d'un œil empreint de nostalgie. C'est un lieu très symbolique. Du paysage ne monte aucun bruit, la neige étouffe les sons. Quelques flocons accentuent la grisaille du jour. Aucune vie autour de l'église, pas un mouvement. Nous sommes sur un cimetière.



Le cimetière d'EYLAU

« Brusquement la bataille éclata.
Six cents voix énormes, se jetant la flamme à pleines bouches,
S'insultèrent du haut des collines farouches,
Toute la plaine fut un abîme fumant,
Et mon tambour battait la charge éperdument.
Aux canons se mêlait une fanfare altière
Et les bombes pleuvaient sur notre cimetière,
Comme si l'on cherchait à tuer les tombeaux ;
On voyait du clocher s'envoler les corbeaux;
Je me souviens qu'un coup d'obus troua la terre,
Et le mort apparut stupéfait dans sa bière,
Comme si le tapage humain le réveillait.
Puis un brouillard cacha le soleil. Le boulet
Et la bombe faisaient un bruit épouvantable.
Berthier, prince d'empire et vice-connétable,
Chargea sur notre droite un corps hanovrien
Avec trente escadrons, et l'on ne vit plus rien
Qu'une brume sans fond, de bombes étoilée ;
Tant toute la bataille et toute la mêlée
Avaient dans le brouillard tragique disparu.
Un nuage tombé par terre, horrible, accru
Par des vomissements immenses de fumées,
Enfants, c'est là-dessous qu'étaient les deux armées ;
La neige en cette nuit flottait comme un duvet,
Et l'on s'exterminait, ma foi, comme on pouvait.
On faisait de son mieux. Pensif, dans les décombres,
Je voyais mes soldats rôder comme des ombres,
Spectres le long du mur rangés en espalier
Et ce champ me faisait un effet singulier,
Des cadavres dessous et dessus des fantômes. »

Victor HUGO

Au pied des murs, la neige est montée à l'assaut, est tombée, s'est accumulée. « *Le colonel Chabert* » y dépose une réplique d'Aigle et celle d'un drapeau. Tache bleue, blanche, rouge de la soie et or de l'Aigle sur la neige blanche, mausolée d'un instant. Respect aux soldats tombés au pied de l'église dans le cimetière.

Personne n'est venu nous déranger ou nous interroger, nous sommes les seuls à être venus aujourd'hui, 210ème anniversaire de la bataille, à côtoyer leurs ombres. C'est l'hiver et la Russie baltique est bien loin de la France. Les soldats de l'Empire y ont ressenti l'éloignement. La maladie de la nostalgie avait frappé certains. La rumeur du village est étouffée par la neige. Quelques flocons s'obstinent à tomber. Une odeur de bitume ou de caoutchouc brûlé flotte dans l'air. Elle a remplacé l'odeur de la poudre et des incendies dans le cimetière.

« Autour de l'église-usine, à moitié enfouis dans la neige, citernes, bacs, pompes me font penser à un désordre caractéristique de la zone. Je l'ai constaté quand j'étais reporter, dans les lieux dévastés par les combats, Luanda, Tripoli, Beyrouth. Non, l'écrasement ou la destruction mais le côté terrain vague, épaves, un étalage où tout est de travers, désaxé, désuni et égaré comme dans une décharge non autorisée ou un chantier de construction abandonné qu'un pillage a frappé d'anomalie. L'anéantissement est le signe le plus visible des désastres de la guerre. Il existe aussi un entre-deux plus pervers : l'exposition violente qui désordonne et disloque le moindre objet, un aspect gauchi, bancal, irrémédiablement faussé qui rend tout inutilisable.

A certains endroits, la neige n'a pas réussi à adhérer, elle fait ressortir la corrosion rouge orangée du pandémonium. Chaudrons, ferrailles, passerelles. Et surtout échelles, toutes tordues. »

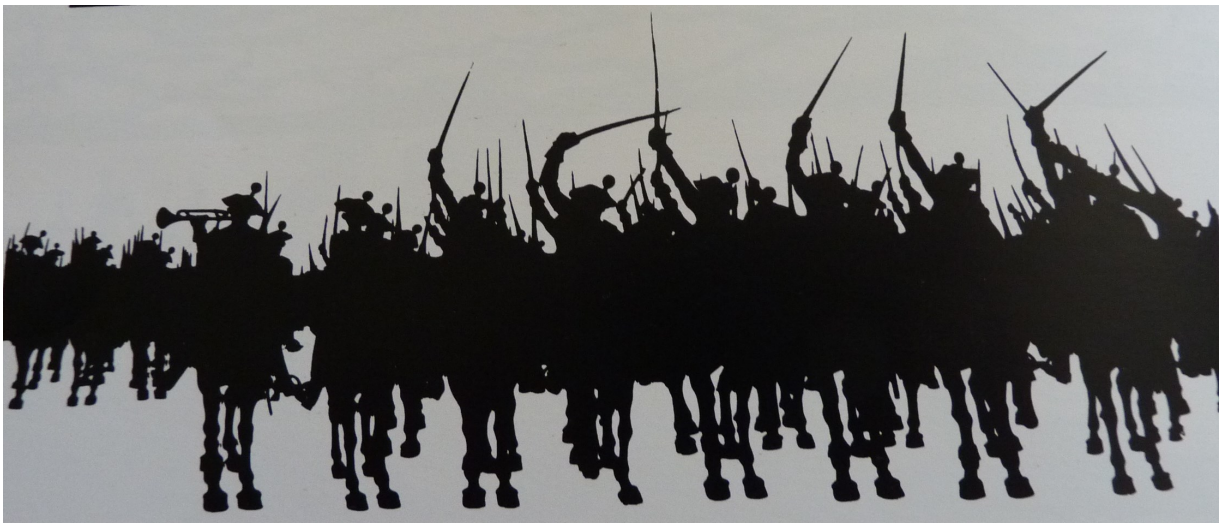
Jean-Paul KAUFFMANN : Outre-Terre, p. 137.

De là, nous partons vers le lieu supposé du martyre du 14ème de Ligne, division Saint-Hilaire, isolé dans les lignes russes après l'attaque d'Augereau. Plus de 200 hommes du régiment sont tombés là. Cette unité est formée de soldats venant des villages du sud de la Haute-Marne. Pour ces villages Eylau est un deuil. Le terrain a été très machiné par l'homme, d'un côté des petits enclos, de l'autre une voie ferrée, devant, une bâtisse importante derrière des arbres. La butte est difficilement identifiable, le terrain est peu lisible. On nous dit qu'aucune relique du 14ème n'a été trouvée, aucun bouton, ou identifiant. Les nettoyeurs de champs de bataille ont-ils tout ramassé ; pourtant, des débris ont dû être enfoncés dans le sol pendant le combat. Mais, a-t-on vraiment cherché ? Mystère.

« Le 8 février 1807, le 14ème de ligne , colonel Jean-Francois Herniod, (qui a pris le commandement de la brigade à la mort du général Binot), isolé du corps d'Augereau, est regroupé sur une petite butte sous les ordres du commandant Daucy aurait confié l'Aigle du 2ème bataillon au capitaine Marbot, aide de camp d'Augereau—il serait trop pénible de le voir tomber aux mains de l'ennemi. Les survivants ont été submergés et annihilés par une dernière attaque du régiment des grenadiers de Pavlov. Le 14ème a perdu à Eylau 26 officiers, dont le Chef de bataillon Daucy, 8 capitaines, 17 lieutenants et sous lieutenants dont 3 saint-cyriens, 29 sous-officiers et 333 hommes de troupe tués ou disparus. A cela s'ajoutent environ 700 blessés. C'est le régiment qui a le plus souffert à Eylau ».

D'après un texte de Bernard QUINTIN daté du 11 novembre 2010, à l'occasion d'une cérémonie à Frettes (Haute-Marne) en souvenir du 14ème de ligne, article cité dans le blog la Haute-Marne sous l'Aigle, le 7 février 2011.

« *Le colonel Chabert* » dépose un bouquet de fleurs lumineux de bleu de blanc et de rouge sur la neige grisâtre. Tout est blanc ou noir ici. Je lis à voix haute quelques pages du « *colonel Chabert* » de Balzac. Elles prennent du sens ici, évocation du combat, évocation de la furie, évocation du charnier… de l'épopée de la Grande Armée. Ce devait être fait ici. La littérature romantique a fortifié la légende napoléonienne.



« *Monsieur, lui dit Derville, a qui ai-je l'honneur de parler ?*

Au colonel Chabert.

Lequel ?

Celui qui est mort à Eylau répondit le vieillard.

En entendant cette singulière phrase, le clerc et l'avoué se jetèrent un regard qui signifiait : c'est un fou !

….

Monsieur, dit le défunt, peut-être savez vous que je commandais un régiment de cavalerie à Eylau. J'ai été pour beaucoup dans le succès de la célèbre charge que fit Murat, et qui décida de la victoire. Malheureusement pour moi, ma mort est un fait historique consigné dans Victoires et Conquêtes *où elle est rapportée en détail. Nous fendîmes en deux les trois lignes russes, qui s'étant aussitôt refermées, nous obligèrent à les retraverser en sens contraire. Au moment où nous revenions vers l'Empereur, après avoir dispersé les Russes, je rencontrais un gros de cavalerie ennemie. Je me précipitai sur ces entêtés-là. Deux officiers russes, deux vrais géants, m'attaquèrent à la fois. L'un d'eux m'appliqua sur la tête un coup de sabre qui fendit tout, jusqu'au bonnet de soie noire que j'avais sur la tête, et m'ouvrit profondément le crâne. Je tombai de cheval. Murat vint à mon secours, il me passa sur le corps, lui et tout son monde, 1500 hommes, excusez du peu ! Ma mort fut annoncée à l'Empereur, qui par prudence (il m'aimait un peu le patron !) voulut savoir s'il n'y avait pas quelque chance de sauver l'homme auquel il était redevable de cette vigoureuse attaque… »*

Honoré de BALZAC : le colonel Chabert, pp. 406-407.

Illustrations extraites de : Napoléon au Chat–Noir, l'épopée vue par Caran-d'Ache

Le texte de Balzac a des similitudes avec le texte de Marbot. Si Marbot a vécu Eylau et si Balzac a rêvé Eylau, les deux approches sont identiques. Tous les deux sont ensevelis dans un tas de cadavres, tous les deux ont été considérés comme morts. Les deux textes témoignent de l'extraordinaire charge de Murat. Chabert a perdu l'esprit, Marbot a écrit.

Peu importe l'exacte description ou le roman, les deux textes portent une vérité : la violence du combat, l'énormité de la charge de cavalerie menée par Murat, le bruit, les chocs des corps et des chevaux, les cris, les coups, les cavaliers qui tombent, les blessés mêlés aux morts, la nuit ou l'abandon sur le champ de bataille, la peur, le froid, les cadavres.

« Etendu sur la neige parmi le tas de morts et de mourants, ne pouvant me mouvoir d'aucune façon, je perdis insensiblement et sans douleur le sentiment de moi-même. Il me sembla que l'on me berçait doucement… Enfin, je m'évanouis complètement sans être ranimé par le grand fracas que les quatre-vingt-dix escadrons de Murat allant à la charge firent en passant auprès de moi et peut-être sur moi ! J'estime que mon évanouissement dura quatre heures, et lorsque je repris mes sens, voici l'horrible position dans laquelle je me trouvais : j'étais complètement nu, n'ayant plus que mon chapeau et ma botte droite. Un soldat du train , me croyant mort, m'avait dépouillé selon l'usage, et voulant m'arracher la seule botte qui me restât, me tirait par une jambe, en m'appuyant un des ses pieds sur le ventre !... »

MARBOT : mémoires, t I, p.351.